
TRANSYLVANIAN REVIEW

Vol. XIX, Supplement No. 5: 2, 2010

Recent Studies on Past and Present II. Power, Belief and Identity

Edited by

OVIDIU CRISTEA • GEORGE LAZĂR • ANDI MIHALACHE
• ALEXANDRU SIMON

ROMANIAN ACADEMY

Chairman:
Academician **Ionel Haiduc**

CENTER FOR
TRANSYLVANIAN STUDIES

Director:
Academician **Ioan-Aurel Pop**

Publication indexed and abstracted in the Thomson Reuters Social Sciences Citation Index®, in Social Scisearch® and in the Journal Citation Reports/Social Sciences Edition, and included in EBSCO's and ELSEVIER's products.

Recent Studies on Past and Present

Editor
ALEXANDRU SIMON

On the cover:
STUDIUM GENERALE (15TH CENTURY)

Printed in Romania by COLOR PRINT
66, 22 Decembrie 1989 St.,
Zalău 450031, Romania
Tel. (0040)260-660598;
(0040)260-661752



www.colorprint.ro

Transylvanian Review continues the tradition of **Revue de Transylvanie**, founded by Silviu Dragomir, which was published in Cluj and then in Sibiu between 1934 and 1944.

Transylvanian Review is published 4 times a year by the **Center for Transylvanian Studies** and the **Romanian Academy**.

EDITORIAL BOARD

CESARE ALZATI, Ph.D.

Facoltà di Scienze della Formazione, Istituto di Storia Moderna e Contemporanea, Università Cattolica, Milan, Italy

HORST FASSEL, Ph.D.

Institut für donauschwäbische Geschichte und Landeskunde, Tübingen, Germany

KONRAD GÜNDISCH, Ph.D.

Bundesinstitut für Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa, Oldenburg, Germany

HARALD HEPPNER, Ph.D.

Institut für Geschichte, Graz, Austria

PAUL E. MICHELSON, Ph.D.

Huntington University, Indiana, USA

ALEXANDRU ZUB, Ph.D.

Chairman of the History Section of the Romanian Academy, Director of the A. D. Xenopol Institute of History, Iași, Romania

EDITORIAL STAFF

Ioan-Aurel Pop Virgil Leon

Nicolae Boșcan Ioan Bolovan

Vasile Sălăjan Raveca Divricean

Alexandru Simon Nicolae Sucală-Cuc

Rudolf Gräf

Translated by

Bogdan Aldea—English

Liana Lăpădatu—French

Desktop Publishing

Edith Fogarasi

Cosmina Varga

Correspondence, manuscripts and books should be sent to: **Transylvanian Review**, **Centrul de Studii Transilvane** (Center for Transylvanian Studies) 12–14 Mihail Kogălniceanu St., 400084 Cluj-Napoca, Romania

cst@acad-cluj.ro

www.centruldestudiitransilvane.ro

Contents

• Editors' Note	5
<hr/>	
• I. Defining Borders – Defining Societies	7
<hr/>	
I.1. The Written, the Painted and the Imagined	
Some Considerations regarding <i>Historia Ducum Venetorum</i> Șerban Marin	9
<i>Il Lexicon Marsilianum</i> e la lexicografia rumena nel seicento Levente Nagy	29
Historical Tradition, Legend and Towns in the Moldavian Chronicles Laurențiu Rădvan	41
I.2. Church, Law, State and Profit	
Histoire du développement de la législation canonique et civile ayant pour objet les biens temporels de l'Église Liviu-Marius Harosa	67
Confessional Identity – National Identity. The Elites of the Romanian Greek-Catholic Church and the Catholic Autonomy from Hungary during the Dualist Period (1867-1918) Ion Cârja	89
Aspects modernisateurs dans les discours politiques de Elemér Gyárfás András Máté	105
Contribution of Romanian and European Legal Elite to the Definition of the <i>Unjust Enrichment</i> Concept Ciprian Paun	115
<hr/>	
• II. Roads to Modernity – Returns to the Past	141
<hr/>	
II.1. Modern Forms of Medieval Legacies	
Between the Memory of the Customary and the Code of Law: Crimes, Penalties and Social Identities in Pre-Modern Moldavia (17 th Century – First Half of the 18 th Century) Cătălina-Elena Chelcu	143
Reinventing Middle Age: the inauguration of the statue of Stephen the Great (Iași, 1883) Liviu Brătescu	157

The Cult of Brătianus Between the Two World Wars in Romania: Actors, Characters, Means and Forms of Expression	173
Ovidiu Buruiană	
II.2. The Birth of a Society	
Le rôle social de la promenade à Bucarest et à Iassy (première moitié du XIX^e siècle)	195
Dan Dumitru Iacob	
Nobility and Power in Moldavia at the Beginning of the 19th Century	209
Cristian Ploscaru	
Fils égaré ou traître incurable ? La figure du contrerévolutionnaire dans l'imaginaire politique roumain du 1848	227
Nicolae Mihai	
• III. The West in the East – The East in the West	251
<hr/>	
III.1. Oriental Fears and Aims	
Ideological and Practical Means of Survival in Front of the Ottoman Empire in the Late 1400s	253
Alexandru Simon	
Geopolitics and strategies in the Black Sea region (1939-1947)	273
Mioara Anton	
Shaping the Image of the Enemy in the Political Cartoons During the Cold War	285
Paul Nistor	
III.2. <i>Drang nach Osten</i> and Survival in the East	
Tekendorf – von einer sächsischen Gemeinde zu einer Glaubens- und Nationalitätengemeinschaft	301
Mihai Draganovici	
Deutsche Schulen in Rumänien während des Ersten Weltkrieges	313
Carmen Patricia Reneti	
The Repatriation of the Germans from Latvia and Romania at the Beginning of World War II: Some Comparative Aspects	333
Bogdan-Alexandru Schipor	
• List of Authors	343
<hr/>	

Le rôle social de la promenade à Bucarest et à Iassy (la première moitié du XIX^e siècle)

DAN DUMITRU IACOB

AL'EXCEPTION DES salons modernes – espaces se trouvant entre la sphère publique et celle privée –, les plus importants lieux publics fréquentés par les élites roumaines durant la première moitié du XIX^e siècle étaient les promenades. De nombreux témoignages de l'époque confirment le fait que dans ces lieux publics était concentrée, en grande partie, la vie sociale des élites de Iassy et de Bucarest, capitales des deux principautés roumaines.¹ C'est pour cette raison que nous allons mettre en évidence quelques aspects sociaux propres à la promenade.

Jusqu'à l'apparition des promenades et des jardins publics aménagés, des lieux à vocation récréative, c'étaient des espaces verts, privés ou publics, se trouvant à l'intérieur ou aux alentours des villes : forêts, prés, lacs, vignes, vergers et les jardins non aménagés.² Très fréquentés par toutes les couches sociales, depuis la fin du XVIII^e siècle déjà, la plupart de ces espaces ont été transformés au fur et à mesure en promenades, jardins publics ou jardins-restaurants, ces derniers devenant très populaires pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Les promenades aménagées sont apparues suite au programme de systématisation et de modernisation urbaine légiféré par le Règlement Organique. En 1832, sur l'ordre du général Kiseleff, l'ingénieur de l'état Vladimir Blaremborg conçoit l'allée sur la Colline de Mitropolie, à Bucarest (Fig. 1). Par comparaison avec les promenades de grandes capitales européennes, celle-ci était modeste et consistait dans un boulevard de terre tassée, bordé d'une clôture et de châtaigniers plantés, et doté de réverbères et de bancs. Pour conserver ces aménagements dispendieux et pour encadrer le comportement du public, les autorités ont établi un horaire, mais qui n'a pas été respecté. Celles-ci ont pourtant réussi à entretenir ce « boulevard », considéré la principale promenade de la

ville pour plus d'une décennie et demie, jusqu'à ce que le public soit attiré davantage par la Chaussée Kiseleff et par le Jardin Cișmigiu.³

Mais la plus importante promenade aménagée à Bucarest, toujours à partir de 1832, était celle qui menait de la rue Mogoșoaia à Băneasa, car cette zone bénéficiait déjà de quelques aménagements plus anciens, à savoir le dernier quart du XVIIIe siècle. La promenade a été officiellement nommée « La Chaussée de Kiselef » (en l'honneur du général Pavel Kiseleff), mais le terme courant était « La Chaussée ». Conçue initialement avec cinq voies – une pour voitures, deux pour piétons et deux pour cavaliers – mais finalisée avec trois, La Chaussée Kiseleff n'aura un aspect moderne qu'après 1843, lors de l'aménagement du jardin Herăstrau d'un côté et de l'autre de la chaussée, sous la direction ferme de l'architecte paysagiste Carl Friederich Wilhelm Meyer. La préférence du public pour La Chaussée Kiseleff, de plus, sa modernisation continue durant presque plus d'un quart de siècle, a rendu à cette promenade un prestige qui pouvait contenter même les goûts des plus prétentieux visiteurs étrangers. La description de Richard Kunisch en 1857 le confirme : « Le premier jour après mon arrivée, je me suis rendu à La Chaussée. [...] En effet, elle n'a qu'un quart de mille et aucune destination, sauf de servir aux boyards de corso. Par conséquent, elle est absolument indispensable et toute la vie sociale est concentrée dans les salons et sur cette Chaussée; l'hiver, s'ajoute le théâtre. [...] On va à la Chaussée en toute saison, c'est pour cela qu'on a beaucoup entrepris pour en faire un lieu de promenade agréable. En continuation de la rue Mogoșoaia, elle est la rue principale qui traverse toute la ville et sur laquelle se trouvent de nombreux palais et établissements publics, et elle a trois parties. La première, c'est un chemin carrossable large, situé entre deux chemins à double bordure d'arbres, qui est long de quelques centaines de pas et utilisé seulement pour des voitures. Elle finit dans une grande place ronde entourée par des arbres et du gazon, au milieu de laquelle jaillit l'eau d'une forte fontaine artésienne. Ensuite, de deux côtés de la deuxième partie de la Chaussée, s'étendent des parcs. La deuxième partie ressemble à la première, elle est toutefois plus soignée, surtout les allées larges, bordées d'arbres, longeant le chemin carrossable, qui sont toujours en bon état. Sa prolongation ne sert qu'au passage de la Chaussée Kiseleff aux chemins ordinaires de la Valachie; les promenades n'arrivent pas jusqu'à cette troisième partie ».⁴

À Iassy, la plus importante promenade se trouvait sur la colline Copou, son prestige provenant moins des aménagements urbanistiques, presque inexistant, ou du paysage, mais plutôt du spectacle créé par la société y réunie pour la promenade quotidienne. Comme à Bucarest, l'importance sociale de cet espace a attiré l'attention des contemporains, étant mentionnée aussi bien dans les récits de voyage que dans la littérature roumaine de l'époque. Parmi les des-

criptions indigènes, les plus détaillées et significatives par leur rapport aux implications sociales appartiennent à Mihail Kogălniceanu et à Alecu Russo.⁵

À partir d'une réalité urbaine et sociale évidente en Europe au XIXe siècle, qu'il connaissait personnellement, Kogălniceanu déclara qu'aucune des caractéristiques d'une vraie promenade ne se retrouve à Copou. En effet, il n'y avait ni belvédère, ni allées bordées d'arbres, ni monuments ou statues, ni animaux sauvages, ni carrosses étincelants, ni belles femmes élégantes qu'il avait vues dans les jardins publics à Paris, Madrid, Vienne et Berlin. En revanche, la promenade de Copou compensait, semblerait-il, par le paysage naturel, si apprécié par Alecu Russo, mais ironisée par Kogălniceanu : « Le poète a très bien compris la beauté de la promenade de Iassy. En fait, imagine le dos large comme une plaine d'une colline déserte, ce dos où pâturent les bisons des boyards, les vaches des juifs, les chevaux des employés de la Police et les ânes des pauvres, encadré d'un côté par la vallée de Cărlig et de l'autre par la vallée Păcurari, ayant en arrière, comme frontière, la barrière de Copou et les poteaux rares du jardin public et tout devant la forêt en tant que corps d'armée et, comme des ailes, les vignes de monsieur Regensburg ou d'autres récemment plantées – voilà Copou, voilà la promenade favorite de nos concitoyens, à savoir un lieu plat, vert le printemps, jaune l'été, noir de boue l'automne et une peu plus propre en hiver, à savoir blanc, sans arbre, ni chaussée, si mauvaise qu'elle soit, ayant comme seule variété les tas d'ordures jetées chaque jour des chariots des boyards ». ⁶ D'autres mentions sur Copou prouvent que l'image respective n'était pas loin de la réalité. ⁷ En 1849, l'année où Kogălniceanu place sa description, sauf les travaux du jardin Copou, la zone n'avait pas été urbanisée, quoique les projets ne manquent pas, faits confirmés par l'auteur cité ⁸ et par des documents de l'époque ⁹. Les travaux allaient être réalisés les années suivantes, mais les résultats ont été loin d'être similaires à ceux de Herăstrau. ¹⁰

Le prestige de Copou n'émanait pas de son paysage – peu importe si c'était charmant ou déprimant –, mais du spectacle créé par la société y réunie pour la promenade quotidienne. Pour l'identification des acteurs sociaux, des intentions et des motivations qui déterminaient la présence dans ce lieu, et pour le déroulement du rituel en soi nous ferons appel de nouveau à Kogălniceanu, qui, dans un ample fragment, nous décrit le tableau détaillé de ceux qui fréquentaient Copou : « À cette belle promenade [...] la haute aristocratie de la Moldavie, boyards indigènes anciens ou nouveaux, nos braves officiers, nos dames les plus élégantes, des employés des institutions administratives, de la justice ou de l'église, les religieuses en congé, les jeunes élèves de l'Académie, autant qu'il y en ait encore, la fine fleur de la jeunesse la plus courageuse restée jeune après vingt ans, les maîtresses du chancelier A., du juge V., du chambellan S. et de l'écuyer D., une classe de dames incontournable dans une ville civilisée, classe qui, grâce à la liberté importée, s'agrandit de plus en plus, une partie venant de

Paris, une autre de Colomeea – toutes ces couches de notre société multi stratifiée ont l'habitude de sortir vers quatre ou cinq heures en longue file de carrosses de Vienne, la mode de 1849, de calèches de l'époque d'Ipsilant, de charrettes lipovanes, des cabrioles de Rădăuți; tous passent sur le chemin principal, en tourbillons de poussière jusqu'à la barrière de la ville, tout en jetant un coup d'oeil à l'obélisque du jardin public, ils sortent à Copou. Alors, certains descendent de leurs voitures marchant sur l'herbe pâturée et les os des chevaux morts de la poste; d'autres préfèrent rester dans leur carrosse, jambes croisées, laissant d'autres bêtes bouger pour eux ».¹¹

Tous ceux qui faisaient partie de la haute société ou qui aspiraient à ce statut étaient présents sur la promenade, car c'était l'espace urbain avec la plus grande force de polarisation publique des élites de la première moitié du XIXe siècle. C'est pour cela que la sortie en carrosse, sur les allées de promenade, était devenue un rituel quotidien presque obligatoire pour les gens aisés, d'où le trop grand nombre d'équipages présents dans cet espace. Selon les renseignements de Timotei Cipariu et de George Barițiu, vers 1836, il n'y avait pas de cour seigneuriale sans un équipage au moins : « à Bucarest, tous les riches, d'autant plus s'ils sont mariés, doivent posséder une voiture, un équipage, le reste de la population faisant appel à des carrosses publics dont le nombre atteint au moins 120 ».¹² Ce fait est confirmé vers le milieu du siècle par le médecin allemand Wilhelm Derblich qui précisait qu'à Bucarest chaque famille aisée avait son propre équipage et les grands boyards, les officiers supérieurs et une partie de médecins en avaient deux.¹³ De plus, il existe assez de témoignages qui nous indiquent qu'en fait le nombre d'équipages et de carrosses, grands ou petits, détenu par les boyards aurait pu être plus important, puisque cela dépendait des ressources matérielles et de l'orgueil des propriétaires, moins de leurs nécessités. Gheorghe Sion, par exemple, étonné par la fortune et le luxe étalé par le chancelier Constantin Sturdza, son protecteur, n'oublie pas de mentionner le nombre de chevaux et des voitures de la cour seigneuriale : « tous de la maison, le boyard, sa femme, ses enfants avaient chacun son équipage de gala, de promenade ou de tous les jours. Dans son écurie se trouvaient plus de vingt chevaux. Dans ses hangars, plus de quinze carrosses. En fait, la cour princière ne montrait pas le luxe, la largesse et la magnificence qu'on voyait dans la maison du chancelier C. Sturza. Seule la maison de Roznovanu pouvait rivaliser avec celle-là. »¹⁴

Bref, un grand boyard pouvait avoir un grand nombre de carrosses, en nous ne prenons pas en compte les voitures de voyage, de promenade ou celles utilitaires, se trouvant sur leurs terres.¹⁵ On pourrait dire qu'il s'agit, dans ce cas, de quelques exceptions, car, selon le mémorialiste même, les boyards mentionnés étaient deux des plus riches en Moldavie. De tels exemples existaient à Bucarest aussi, où vers 1836 Cipariu et Barițiu observaient « parfois trois calèches rem-

plies de dames sortir des cours de l'aristocratie bucarestoise. »¹⁶ Tout en gardant les proportions, nous identifions de telles voitures même dans les cours des boyards moins importants, en réalité des commerçants, greffiers de la cour princière, métayers ou petits fonctionnaires qui ne pouvaient pas se passer de ces attributs symboliques des rangs récemment occupés. »¹⁷

Sans avoir la garantie de l'exactitude, les chiffres relatifs au nombre de carrosses existants à Iassy ou à Bucarest au milieu du XIXe siècle nous aident à mieux tracer l'ampleur de cette pratique quotidienne. Vers 1833, le nombre d'équipages qui sortaient pour la promenade à Bucarest, le temps de grandes fêtes surtout, était estimé à plus de 800.¹⁸ Dix ans plus tard, le consul prussien Johann Ferdinand Neigebaur, généralement bien informé sur les réalités roumaines, avançait des chiffres incroyables : 12.000 carrosses, 40.000 chevaux de luxe et environ 100 fiacres à Bucarest, et 1.300 équipages, 500 fiacres à un cheval et plus de 12.000 chevaux à Iassy.¹⁹ Une statistique plus proche de la réalité est donnée par Jean A. Vaillant, mentionnant qu'à Bucarest, en 1844, il y avait 1.775 carrosses (dont toutes n'étaient pas luxueuses), 70 fiacres, 7.502 carrioles et 18.930 chevaux.²⁰ Bref, en faisant abstraction de la précision des informations, de nombreux témoignages soulignent une évidence claire : vers le milieu du XIXe siècle, mais les décennies précédentes aussi, à Iassy et à Bucarest surtout, il existait un nombre impressionnant d'équipages appartenant aussi bien à l'aristocratie qu'à des propriétaires provenant d'autres couches sociales et qui disposaient de ressources matérielles suffisantes pour l'acquisition de ces attelages. Sans doute ces voitures – d'habitude les meilleures et les plus nouvelles – servaient-elles à la promenade quotidienne.

Pour une grande partie de la société, la promenade était l'événement le plus important de la journée, attendu impatientement et préparé longuement, d'après les sources de l'époque : « Les indigènes, les femmes surtout, ont un faible pour cette promenade si bien qu'aucune urgence ne peut leur faire accepter d'y renoncer; ne pas prendre part à la promenade, cela leur engendrait un immense chagrin. Toutes les dames, celles de la couche moyenne spécialement, attendent fiévreusement leur chère promenade pour laquelle elles s'habillaient comme pour le bal. »²¹ L'impatience est certainement le résultat de l'anticipation des satisfactions ressenties lors de la promenade, comme nous allons le voir, et du fait que ceux qui désiraient sortir se promener devaient se conformer à un certain emploi du temps quotidien, fixé par des convenances sociales, mais dépendant aussi d'autres exigences administratives (au préalable, il fallait arroser les allées de promenade l'été ou les déneiger l'hiver).

Chaque jour, la promenade avait lieu dans un endroit prédéterminé, après la sieste jusqu'à la tombée de la nuit et les seules variables intervenant dans la configuration des horaires étaient les cycles climatiques.²² Certains espaces amé-

nagés, comme le jardin royal de Socola, à Iassy, ou l'Allée de Mitropolie, à Bucarest, avait un horaire officiel.

Le temps de la promenade réveillait la ville de sa torpeur. Les centaines de carrosses sortant des cours des boyards dans les rues, provoquant des accidents et des embouteillages, produisant l'impression d'un exode. Pour les citadins ordinaires, tout comme pour les classes aisées, le train formé de ces voitures constituait un vrai spectacle qu'on ne pouvait pas rater. »²³

Les étrangers qui voyaient pour la première fois ces « processions » publiques étaient fascinés et intrigués par le nombre impressionnant d'équipages privés défilant dans les rues des villes. Voulant se faire très tôt une idée générale sur la haute société du pays, ils plaçaient la visite de la promenade parmi leurs intérêts prioritaires. Par exemple, le prince russe Anatole Demidov et sa suite, se trouvant à Bucarest en 1837 : « comme de vrais étrangers curieux », ils se rendent à La Chaussée pour passer en revue « les classes aisées de cette capitale, qui étaient sorties pour leur promenade habituelle dans leurs équipages de tous les jours ». ²⁴ L'allée de promenade n'excellait pas à l'époque par ses aménagements ou son entretien, mais ce qui étonnait le plus, en outre le nombre, le luxe et la diversité des équipages, c'étaient les contrastes de civilisation mis en évidence par les vêtements et les manières de ceux qui occupaient ces carrosses : femmes, jeunes hommes habillés selon la dernière mode occidentale, à côté des vieux à barbes vénérables, vêtus d'accoutrements orientaux, des cochers en vêtements russes ou turcs, accompagnés par des Albanais armés en tenues luxueuses.

Moins prétentieux que le noble russe, mais ayant bien sûr moins voyagé dans le monde, Timotei Cipariu et George Barițiu avaient été beaucoup plus impressionnés que celui-là devant les promenades de la ville, qu'ils avaient parcourues une année plus tôt, en août 1836. De tout cela, l'Allée Mitropolie, Herăstrău et Băneasa ont attiré toute leur attention, autant par le spectacle de la société que par les perspectives larges sur la ville. Cipariu déclarait sur la promenade Herăstrău : « Ce n'est pas facile de décrire la scène là-bas; le nombre de calèches, la beauté et la toilette des femmes étaient exemplaires, jamais je n'ai vu une telle grandeur ». ²⁵ Comme d'autres observateurs étrangers, ils sont émus devant la parade de la société, spectaculaire par l'ampleur de la participation à un rituel quotidien, par l'exhibition d'une parure luxueuse et variée, par le tempérament des manifestations.

Leur attention ne se résumait qu'à cet aspect. Esprits sensibles, éduqués, les deux voyageurs trouvent des satisfactions esthétiques dans l'aménagement de ces promenades, comme celle de Mitropolie, « où une allée bordée de deux rangs de tilleuls mène sur la colline », de Herăstrău, « avec un café, des chaises, une clôture et une belle perspective », ou de Băneasa (en fait, la « Chaussée ») avec « son allée à quatre rangs d'arbres de deux côtés, une splendeur grâce à laquelle Bucarest

allait devancer de nombreuses villes de l'Europe. »²⁶ De plus, à la différence de beaucoup d'autochtones sortant se promener, ils étaient à même d'apprécier les perspectives sur la ville à partir des promenades situées sur les sommets des collines : « qu'on regarde de Băneasa ou d'en haut de l'allée Mitropolie, on peut dire de Bucarest a une perspective et une situation tellement belles et romantiques que mes yeux n'en ont jamais eu assez », affirmait Cipariu. À son tour, en visite sur la Colline Mitropolie, Barițiu tiens à souligner : « je n'en ai pas eu assez de passer mon temps dans ces lieux. On voit de là presque toute la ville dans toute sa beauté, avec tout ce qui l'entoure [...] ». ²⁷ Peu habitués au modèle de villes roumaines extra carpatiques, étendues, irrégulières, pleines de contrastes, mais charmantes, les deux voyageurs transylvains exprimaient sincèrement leur admiration pour ce type de paysage urbain et pour le spectacle social citadin.

Le rythme de la promenade était très lent en partie à cause de l'affluence des carrosses, mais de la nécessité de regarder la société aussi ou de faire de la conversation d'un carrosse à l'autre. Le paysage autour ou les monuments longeant la promenade n'attiraient pas toujours l'attention du public, car celui-ci était plus préoccupé par le défilement de la société qui se déroulait dans cet espace. Les points centraux des promenades, vers lesquels se dirigeait la procession de carrosses, étaient les ronds qui délimitaient soit un bout des tronçons de promenade, par exemple le grand rond de la Chaussée Kiseleff, à Bucarest, soit la fin de la promenade, comme celle de Copou, à Iassy. Les carrosses tournaient autour de ces ronds ou allaient en haut ou en bas tout au long de la promenade, respectant d'habitude un seul sens. En sens inverse circulaient soit les jeunes « coureurs », les terribles de l'époque, qui voulaient se mettre en évidence, soit les étrangers curieux, par exemple le patriote transylvain Ioan Oros-Rusu, à Iassy en 1849.

Pendant qu'il se promenait en compagnie de son ami, Nicu Hurmuzaki, de Cleopatra Russo et de la soeur d'Alecu Russo, qui était à cheval, de la mère de celle-ci et de leur hôte, Elena Sturdza, fille d'Eudoxiu Hurmuzaki, le jeune transylvain découvre le rituel de la promenade et a société qui se promène, qu'il a lui-même d.crite dans ses mémoires : « Sur la colline, sur le côté droit de la promenade, bordée d'arbres, d'allées et de bancs pour s'asseoir, il y avait une fanfare militaire russe qui jouait, et autour de laquelle tournaient en cercle large environ 100 carrosses de plus beaux et luxueux, pleins de boyards et de dames, de plus, il y avait aussi un groupe de jeunes cavaliers [...]. Quand nous sommes arrivés au pied de la colline appelée [Copou], le groupe de jeunes cavaliers voyant Cléopatra se sont envolés vers nous comme si'ils avaient voulu chasser un ennemi puissant. Cléopatra en tête, ils retournaient aussi vite autour de la fanfare militaire russe, là où nous sommes arrivés dans nos carrosses par la suite et avons pris la file et commencé à tourner, au son de la musique, plus précisément nous cir-

culions tout autour de la fanfare. Le bord du cercle où circulaient les carrosses était si large que nous ne pouvions pas bien voir les dames, alors que c'était la meilleure occasion pour admirer la beauté des dames et des messieurs de Iassy. J'ai proposé donc à Nicu Hurmuzaki : comme nous sommes étrangers, nous pourrions sortir de la file et aller dans le sens inverse [...]. Quelque temps plus tard, quelques carrosses sont sortis de la file pour rentrer et nous avons fait la même chose [...].²⁸ Tout comme Barițiu et Cipariu, ses compatriotes qui avaient visité Bucarest une décennie avant, il semble que Ioan Oros-Rusu aussi ait été ému devant le spectacle de la société qui se promenait et le lendemain il y est allé tout seul pour avoir plus de liberté de mouvement.

Après plusieurs tours de promenade ou de rond en carrosse, les quelques-uns se promenaient à pied, « privilège jamais vu à Bucarest », affirme Richard Kunisch en 1857, puisqu'au milieu du XIXe siècle dans la haute société, la marche était « défendue » en raison des convenances sociales sur le comportement en public. Seule « La Chaussée » était le lieu « où il est accepté d'aller à pied » si bien que « personne ne manque cette occasion dans une ville où il est impoli de parcourir à pied la plus courte distance. L'interdiction concerne surtout les femmes à cause du mauvais état des routes », continue Kunisch, rappelant la principale raison pour laquelle la marche à pied était évitée par tous ceux qui possédaient un moyen de transport.²⁹ Il reste à préciser qu'à l'époque la partie de la Chaussée Kiseleff tout près du jardin Herăstrau, flanquée d'allées spéciales pour la promenade pédestre, était aménagée et entretenue depuis longtemps.

Contrairement à la « Chaussée » de Bucarest, la promenade de Copou n'offrait pas encore de bonnes conditions pour la circulation pédestre. De plus, le public qui fréquentait la promenade était plus conservateur et distingué, seule une minorité appréciait la marche à pied. La plupart préféraient « promener son ennui » en carrosse, tout en affichant des attitudes nonchalantes ou étudiées, fumant, faisant de la conversation, écoutant la musique, regardant et se laissant regarder.

Pour des raisons de commodité, la majorité se contentait de rester dans le carrosse. La promenade était une scène – la référence au théâtre se dégage des sources de l'époque – où chacun avait le rôle d'acteur et de spectateur à la fois.³⁰ La lecture, même partielle, du scénario ou de la chorégraphie de ce spectacle pourrait mieux préciser les fonctions de représentation et de socialisation détenues par la promenade. Lorsque des centaines de carrosses défilent autour d'un repère quelconque, c'est l'occasion d'observer tout le monde.³¹ « C'est le moment où nous faisons notre analyse », précisait Mihail Kogălniceanu dans sa description, quand il nous initiait au contexte des manifestations et des interactions structurant la sociabilité de la promenade : « Monsieur A. regarde madame V. ; le brave officier S., gloire de la milice et terreur des civils, court en driska de Ivanuska après

la voiture de monsieur G.; mademoiselle E. s'aperçoit que son équipage n'est pas aussi beau que le carrosse de madame F. [...]. La promenade et les observations continuent jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que le canon [...] de la caserne militaire fasse boum, boum. »³² Nous y décelons quelques directions qui devraient être explorées.

Tout d'abord, la promenade était un lieu de représentation publique, d'étalement du statut social, de la fortune surtout, tout en offrant une large perspective visuelle permettant à la société de se passer en revue. Tout était mesuré, pesé, jugé dès toilettes, bijoux et équipages aux attitudes, gestes et paroles. Le premier élément rendu évident, c'était l'équipage, en fait, la mesure, par valeur et qualité, du prestige social du propriétaire (Fig. 2 et 3). Une concurrence redoutable entre les boyards qui se vantaient de leurs équipages engendrait toute sorte d'excentricités; par exemple, l'équipage anglais d'Anica Lătescu, fille de l'hetman Toader Balș, était la risée de ses contemporains. Devenue « anglomane » sous l'influence d'une gouvernante anglaise de sa soeur, elle avait adopté le « style anglais » pour l'organisation de la maison. Les mêmes règles s'appliquaient sur l'aménagement des écuries et de son personnel : les carrosses, les harnais, les livrées, tout portait l'empreinte anglaise. La dame a obligé même ses cochers tziganes à adopter le jargon de leurs pairs anglais. De surcroît, raconte Radu Rosetti, « madame Anica était très fière d'entendre ses cochers criant en anglais ». Il n'en est pas moins vrai que la satisfaction de la dame était interrompue par des accès de colère quand les gitans délaissaient l'anglais pour leur langue maternelle. Elle les apostrophait : « Parle anglais, corneille! ».³³

Une autre extravagance concernant les équipages et qu'au milieu du XIX^e siècle seulement les grands boyards se permettent était le soldat Albanais, apparition en même temps exotique et source de prestige pour son maître. C'était une « espèce » en voie de disparition possédant un rôle symbolique, mais très important. Par conséquent, ces soldats n'acceptaient pas de travailler pour n'importe qui. Leur réputation de combattants braves et la fidélité envers leur maître, le costume riche et pittoresque, excessivement garni avec de l'or, selon Kunisch³⁴, de nombreuses armes chères qu'ils portaient à la ceinture, la tenue fière, l'air martial, tout cela attirait l'attention des passants et imposait le respect, ce qui faisait grandir le prestige de son maître. Par conséquent, à une époque où la dynamique sociale était de plus en plus accentuée, ils représentaient, en dehors d'autres marques de statut, moins évidentes ou connues, un « blason » de la noblesse de sang, très visible dans l'espace public.

Autour de l'équipage s'est donc constituée, sur un court laps de temps et par émulation de la vanité des boyards, une entière imagerie de la représentation publique de la hiérarchie sociale. La provenance, le type, le coloris, les parures, les carrosses, les symboles héraldiques, réels ou fantaisistes, mettaient en évi-

dence certaines prétentions sociales, appuyées aussi par le nombre, la race, la provenance, la couleur de chevaux attelés au carrosse. D'autres éléments du message social ressortaient de l'ethnie et des habits du cocher, du nombre des domestiques en arrière du carrosse aussi, quand il y en avait.

Dans la recette du succès mondain se trouvait un autre élément du statut : les habits. C'était un indicateur du bon goût, de la richesse et, implicitement, de la situation sociale. Où est-ce qu'on pouvait étaler les plus récents et spectaculaires vêtements, sinon dans l'espace public? « Copou est aussi l'arène où nos dames, petites et grandes, jeunes et vieilles, belles ou laides, rivalisent de splendeur des toilettes »³⁵, soulignait Alecu Russo, en indiquant une autre fonction de la promenade, celle de podium public pour les défilés de mode quotidiens. On y présentait beaucoup de pièces vestimentaires et d'accessoires les plus neufs, nouvellement arrivés de l'étranger, pour lesquels on dépensait des sommes énormes. Les femmes portaient des toilettes de bal étincelantes et des bijoux qui frappaient par leur nombre et valeur. Les hommes se pavanaient autant, en costumes chers et élégants ou en uniformes militaires de gala. Tout était ostensiblement affiché, malgré la poussière des routes et la surprise des étrangers qui n'avaient pas l'habitude de voir de tels vêtements dans la rue.

Les contacts interhumains facilités par la promenade ne se limitent pas au niveau visuel; cela implique aussi la communication verbale, ce qui sous-tend une dimension sociale supplémentaire : la socialisation. Sur la promenade, on faisait connaissance, on établissait et entretenait des relations de société. Quoique la majorité des promeneurs se soient connus, il ne manquait pas les occasions d'apprendre des nouvelles ou de rencontrer les gens nouveaux. Tous ceux qui revenaient après une absence, les provinciaux ou les étrangers réussissaient d'habitude à polariser l'attention. Étant donné la curiosité et l'hospitalité des boyards indigènes, le fait que la promenade soit un espace plus tolérant que les salons, les étrangers se faisaient remarquer davantage et accepter plus vite par la haute société.

La promenade constituait aussi un des espaces préférés par les jeunes qui, après l'adolescence, faisaient leur entrée dans la société. Comme observait Alecu Russo, « [...] Copou est le théâtre où le jeune débute, sentimental, flemmard dans une calèche, l'éternelle cigarette entre les lèvres, la main molle sur la canne élégante, montrant aux occupants des autres carrosses son premier pantalon, fait chez monsieur Ortigier, couturier de Paris, le chapeau viennois du magasin Mecouli et co. ou des frères Bogus, les soi-disant chapeaux de Paris, sur commande ».³⁶ Tout comme les salons ou le théâtre, la promenade offrait aux jeunes adultes une place où ils savouraient leurs premiers moments d'indépendance envers leurs parents, ils exerçaient leurs habiletés sociales et se faisaient une réputation mondaine. En plus, la promenade leur favorisait les rencontres amoureuses et les jeux érotiques. Copou, par exemple, était considéré propice

pour les rencontres sentimentales grâce à l'affluence de ces amoureux, mais il y a eu des événements qui ont alimenté souvent les conversations et la cause-rie dans la haute société. Par exemple, il arrivait qu'une jeune Française de la classe moyenne, surnommée Rose Pompon, ait conquis le cœur d'un fils de boyard, Iancu Ghica, fils du prince Grigore Al. Ghica. Comme dans un autre cas, celui de Grigore Sturdza, le jeune prince a épousé la belle Française, contre le gré de ses parents.³⁷ Même si la fin n'a pas été heureuse, l'épisode romantique – un parmi d'autres mentionnés par les sources documentaires – démontre que la promenade est en égale mesure un espace de perméabilité sociale et un lieu de choix pour les rencontres galantes, un lieu où l'amour faisait fi des différences sociales, ethniques ou des mœurs de l'époque, puisqu'à part les amours innocentes, on constate l'existence des relations extraconjugales. Sur le fond d'un laxisme des mœurs, que les uns critiquaient verbalement et d'autres encourageaient par un libertinage excessif, la promenade constituait un milieu propice pour la multiplication des liaisons sentimentales, même pour les gens mariés. Alors, sortir en promenade avec sa maîtresse était une pratique courante, même chez les membres de la famille princière, car la discrétion n'était pas une qualité de la société indigène.

La promenade était un espace de divertissement : on écoutait de la musique militaire, dans l'allée ou aux alentours, on faisait des courses en carrosse ou en traîneau (Fig. 4) – même en canots, s'il y avait un lac –, des courses hippiques organisées ou des cavalcades, des concours de tir, etc.

*

COMME ÉLÉMENT d'architecture urbaine, la promenade aménagée est apparue tard dans l'espace roumain, après 1830, suite au programme de modernisation urbaine initié par les Règlements Organiques. De ce point de vue, la modernisation des promenades est un long processus. Vu son aspect social, sous la forme d'un agrément traditionnel – la sortie en carrosse à la périphérie de la ville ou dans les espaces nonaménagés –, la promenade a été vite appréciée par le public, étant la scène – la ressemblance avec le théâtre vient des sources de l'époque – d'un spectacle quotidien, sur laquelle chacun était acteur et spectateur à la fois. Les équipages, les toilettes, l'éducation, le prestige social y étalé aboutissaient au succès mondain. Les relations amoureuses y commençaient ou mouraient. On y socialisait. Bref, la vie publique s'y consommait de façon intense.

Nous considérons que la promenade, ayant répondu à de multiples exigences sociales, que nous venons de tracer, a été l'espace urbain le plus attrayant pour les élites de la première moitié du XIXe siècle. D'autres recherches sur ce sujet et le décodage des implications sociales dues à la fréquentation de la pro-

menade pourraient amener des conclusions intéressantes sur la genèse de l'esprit public et sur la formation d'une conduite publique moderne dans la société roumaine.

Traduit du roumain par MANUELA TIPURIȚĂ



Notes

1. Richard Kunisch, *București și Stambul. Schițe din Ungaria, România și Turcia*, Bucarest, 2000, p. 82-89 et 120-123.
2. Voir le chapitre sur les jardins de Bucarest dans l'ouvrage de George Potra, *Din Bucureștii de ieri*, I, Bucarest, 1990, p. 304-322.
3. Ibid, p. 348-362.
4. Kunisch, p. 82-83.
5. Mihail Kogălniceanu, *Tainele inimii. Scrieri literare și istorice*, Bucarest, 1987, p. 64-68; Alecu Russo, *Iassy et ses habitants en 1840*, dans Alecu Russo, *Scrieri*, Bucarest, 1908, p. 251-252.
6. Kogălniceanu, p. 65-66.
7. Russo, p. 251-252; Victor Papacostea, *Un observator prusian în Țările Române acum un veac*, Bucarest, 1942, p. 91.
8. « On dit que le Département des Travaux Publics aurait la mauvaise idée d'aménager sur la colline de Copou une promenade à l'instar des Champs Élysée et du Prater ». Kogălniceanu, p. 66.
9. *Documente privitoare la istoria economică a României. Orașe și târguri (1776–1861)*, Moldova, SériA A, II, Bucarest, 1960, doc. 238, p. 362-363.
10. Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 de ani până în zilele noastre*, 2, Iassy, 1857, Constantin Mihăescu-Gruuiu, ed., Bucarest, 1999, p. 337.
11. Kogălniceanu, p. 66-67.
12. Vasile Netea, « Timotei Cipariu și George Barițiu călători prin Țara Românească în 1836. Note pe marginea unui text inedit », *Studii. Revistă de istorie* (Bucarest), 1958, XI, 1, p. 130.
13. George Potra, *Bucureștii la mijlocul secolului XIX. Impresiile germanului W. Derblich*, Bucarest, 1941, p. 3.
14. G. Sion, *Suvenire contimpurane*, Bucarest, 2000, p. 331.
15. Par exemple, vers 1838-1841, Alecu Sturdza avait sur son domaine de Miclăușeni, dans la région de Roman, où il résidait en fait la plupart du temps, une diligence à cinq chevaux, une vieille charrette, un droska couvert, un vieux droska découvert, un vieux droska sans bâche. De plus, « il tenait deux cochers. Dans ses écuries, il y avait deux coureurs noirs de harnais, deux trotteurs de harnais, deux trotteurs d'équitation et 11 coursiers ». Costin Merișca, « Organizarea moșiei Miclăușeni și a vieții de la conac în deceniile 4 și 5 ale secolului trecut », *Revista de Istorie Socială* (Iassy), 1997-1998, II-III, p. 82.

16. Netea, p. 130.
17. Selon des permis de construction délivrés à Bucarest, l'écurier tranchant Gheorghe Neculescu, de la Rue Caliții, possédait une écurie pour 6 chevaux et un hangar pour 3 carrosses. Les mêmes chiffres sont mentionnés en 1839 dans le cas de l'échanson Matache Piersiceanu, Rue Mogoșoaia. Un certain Vasilichi Constantin, dans rue Beilicului, avait en 1846 une écurie pour 6 chevaux et un hangar pour deux carrosses, plus une chambre pour les cochers. Florian Georgescu, « Regimul construcțiilor în București în deceniile IV–V din secolul al XIX-lea », *București. Materiale de istorie și muzeografie*, 1967, 5, p. 48-49.
18. «Pagini inedite despre Bucureștii anului 1833», *Revista Arhivelor* (Bucarest), 1969, 1, p. 274.
19. Papacostea, p. 73 et 95.
20. Jean A. Vaillant, *La Roumanie...*, III, Paris, 1844, p. 96.
21. *Pagini inedite despre Bucureștii...*, p. 274.
22. Kunisch, p. 82-83; Ulysse de Marsillac, *Guide du voyageur à Bucarest*, Bucarest, [1876], p. 56.
23. *Pagini inedite despre Bucureștii...*, p. 274.
24. Gh. Bezviconi, *Călători ruși în Moldova și Muntenia*, Bucarest, 1947, p. 314.
25. Netea, p. 121.
26. *Ibid.*, p. 129.
27. *Ibid.*
28. Ion Ranca, «Capitala Moldovei la 1849 în viziunea unui memorialist pașoptist ardelean», *Revista Arhivelor*, 1977, 3, p. 307-308.
29. Kunisch, p. 83.
30. L'ambiance de spectacle est évidente, comme le notent les observateurs étrangers : « Il existe toujours un peu de décoration ; le luxe est d'autant plus remarqué qu'on ne s'y attend pas. La simplicité est rare ; chaque chose produit son effet, tout comme dans les tableaux maniéristes et le regard du passant n'y découvre rien, car il perçoit l'ensemble en tant que scène théâtrale ». Aurélie Ghika, *La Valachie moderne*, Paris, 1850, p. 57-58.
31. « La Chaussée offrait le spectacle d'un grand salon et pour l'observateur un champ riche ». Kunisch, p. 83.
32. Kogălniceanu, p. 66-67.
33. Radu Rosetti, *Amintiri. I. Ceam auzit de la alții*, Iassy, 1921, p. 166.
34. Kunisch, p. 78-79. Une image similaire est décrite, vers 1876, par Ulysse de Marsillac : « L'agent politique de la France a encore comme porte-drapeau un vieux soldat albanais qui, les jours de fête, porte un costume de velours rouge richement garni avec de l'or : assis sur la voiture, il étale un magnifique arsenal d'armes en or et argent à sa ceinture ». De Marsillac, p. 33.
35. Russo, p. 252.
36. *Ibid.*
37. Vasile Panopol, *Pe ulițele Iașului*, Bucarest, 2000, p. 139.

Abstract

The Social Role of the Promenade in Bucharest and Iasi (the First Half of the 19th Century)

In the first half of the 19th century the most important public spaces in Iasi and Bucharest – the capitals of Moldavia and Wallachia principalities –, were promenades because, excepting fashionable salons, the elite social life was concentrated there. The finest and the most frequented promenades were Kiseleff Avenue, in Bucharest, and Copou Avenue, in Iași. The promenade has been the public scene for a complex social show, where everyone was actor and spectator in the same time. The promenade stimulated social interaction and it contributed to a public display of social identity. Because it responds to multiple social demands, we believe that the promenade was the urban area having the most attraction power of the Romanian elites in the first half of the 19th century.

Keywords

public space, promenade, social identity, Romanian elites

LEVENTE NAGY, Ph.D.

Eötvös Loránd University, Romanistic Institute
4 Múzeum St., Budapest 1088, Hungary
e-mail: nagy.levente@btk.elte.hu

PAUL NISTOR, Ph.D.

Alexandru-Ioan Cuza University, Romanian
Academy, A.D. Xenopol Institute of History
11 Carol St., Iași 700506, Romania
e-mail: paulnistor3@yahoo.com

CIPRIAN PĂUN, Ph.D.

Babeș-Bolyai University, Faculty of Economics,
Romanian Academy, George Barițiu Institute of
History
58-60 Teodor Mihali St., Cluj-Napoca 400591,
Romania
e-mail: acpaun@googlemail.com

CRISTIAN PLOSCARU, Ph.D.

Alexandru-Ioan Cuza University, Romanian
Academy, A.D. Xenopol Institute of History
11 Carol St., Iași 700506, Romania
e-mail: cploscaru@yahoo.com

LAURENȚIU RĂDVAN, Ph.D.

Alexandru-Ioan Cuza University, Romanian
Academy, A.D. Xenopol Institute of History
11 Carol St., Iași 700506, Romania
e-mail: laur_radvan@yahoo.com

CARMEN PATRICIA RENETI, Ph.D.

Goethe-Institut, Bucharest
8-10 Tudor Arghezi St., Bucharest 020945,
Romania
e-mail: carmen_patriciana@yahoo.com

BOGDAN-ALEXANDRU SCHIPOR, Ph.D.

Romanian Academy, A.D. Xenopol Institute of
History, Iași
15 Lascăr Catargi St., Iași 700107, Romania
e-mail: bogdan_schipor@yahoo.it

ALEXANDRU SIMON, Ph.D.

Romanian Academy, Center for Transylvanian
Studies, Cluj-Napoca
12-14 Kogălniceanu St., Cluj-Napoca 400084,
Romania
e-mail: alexandrusimon2003@yahoo.com